

INTRODUCTION :

MODÉLISATION ET TEXTUALITÉ¹

PRÉAMBULE

Quel est le point commun entre une parabole tirée de l'évangile de Saint Luc et la guérilla arabe, entre des sculptures d'Eva Hesse et la philosophie de Nicolas de Cues ? Emergeant sur son horizon d'attente particulier, chacun de ces objets de sens offre une égale résistance à l'analyse et suscite la même perplexité : la guérilla reste inexplicable parce qu'elle est une « non-bataille » ; « la parabole n'explique rien, elle a même besoin d'être expliquée, et son explication, bien souvent, est une nouvelle parabole », estime L. Panier. Quant à la philosophie de Nicolas de Cues, son caractère d'énigme est donné, d'entrée de jeu, par l'intitulé « Enquête » de l'article de P. Boudon...

Si la sémiotique parvient à surmonter sa perplexité pour imposer une unité théorique, cette unité apparaît pourtant paradoxale car, au lieu de déceler les isotopies qui imposeraient l'homogénéité sémantique, elle focalise au contraire sur la singularité des modèles et montre comment et jusqu'à quel point ceux-ci s'affranchissent, ou pas, d'un imaginaire théorique extérieur pour élaborer leur propre méthode. La parabole, l'esthétique organique et la guérilla manifestent une activité réflexive, sorte de parthénogénèse qui les replie sur elles-mêmes et leur permet de renouveler le système. L'ensemble des contributions qui suivent s'attachent donc à décrire l'activité réflexive par laquelle les discours schématisent leur propre pratique : la *modélisation interne*.

Si la question posée initialement était celle des conditions d'émergence d'une méta-sémiotique interne dans les actes mêmes de l'énonciation, les réponses apportées ici-même débouchent sur une problématique complémentaire, qui est celle des modes de mise en discours et d'instanciation textuelle de cette activité de modélisation.

Cette question exprimait en outre une attente plus générale : approcher ou ébaucher une nouvelle définition de ce qu'est un « langage », redéfinir les conditions d'émergence d'une méta-sémiotique pour l'ensemble des sémiotiques objets, y compris non-verbales. La formulation adoptée, pour poser cette question liminaire, était celle de la typologie de la « conversion » des structures textuelles hétérogènes, notamment les conversions connotatives et méta-sémiotiques. La problématique se développe alors à partir des procédures de « résolution » des hétérogénéités, et notamment des différentes formes de la « médiation » qui y concourent.

¹ Ce volume collectif résulte d'une publication partielle de deux années du Séminaire Intersémiotique de Paris (IUF & EHESS), au cours desquelles une quarantaine de communications ont été présentées et discutées. Le choix ici présenté résulte en partie d'un recentrage thématique autour de la question de la « textualisation » des modèles.

Etant donné le principe fondamental et constitutif de l'hétérogénéité discursive, on postule en effet que c'est à partir de cette hétérogénéité même que prend forme la signification discursive, et tout particulièrement à partir des diverses formes du traitement, de la résolution, voire de la synthèse de l'hétérogène. Il en découle une nouvelle définition, non pas des langages en général, mais plus particulièrement, des modes de « saisie » de la signification : la conception selon laquelle la signification ne pourrait être saisie que dans une activité de reformulation ou de transformation paraphrastique apparaît alors comme un cas particulier d'une conception englobante, selon laquelle elle ne pourrait être saisie que dans le processus de « résolution des hétérogénéités ».

En d'autres termes, chercher à saisir la « signification en acte », c'est adopter la perspective d'une « stabilisation du sens » dans l'interprétation, la forme signifiante découlant strictement du mode de résolution ou de médiation qui l'a produite. Dans la conception la plus simple (et la plus classique), l'hétérogénéité est traitée comme variation, et la résolution de l'hétérogénéité, comme recherche des invariants ; par exemple, à la variation des « modalités » sémiotiques, répond l'invariance des types sémiotiques, à la variation des plans d'énonciation répond l'invariance des systèmes de valeurs, etc.

Mais, par ailleurs les phénomènes relevant de la « stabilisation du sens », dès lors qu'ils sont observés dans les discours eux-mêmes, et non dans une perspective purement spéculative, impliquent d'une part que l'on soit en mesure de caractériser d'un point de vue sémiotique les différentes étapes du processus, et d'autre part que l'activité de modélisation soit observable dans les textes, et pas simplement projetée de l'extérieur par l'analyste. En conséquence, l'ensemble de cette problématique implique une recherche approfondie sur deux questions adjacentes : (i) celle de la *stabilisation iconique* des modèles au cours de leur textualisation, et (ii) celle des différentes formes de la *réflexivité*, considérée comme une propriété centrale de toutes les opérations énonciatives engagées dans la résolution de l'hétérogénéité.

ÉNONCIATION, MODÉLISATION & RÉOLUTION DES HÉTÉROGÉNÉITÉS

La production des modèles étant considérée comme une activité des discours eux-mêmes, on pourra l'aborder, comme c'est le cas ici, selon deux voies différentes et complémentaires : celle qui est empruntée ici par J.-F. Bordron, sous le thème de l'« effectuation », et celle empruntée par J. Fontanille, sous le thème de la « réflexivité ».

Pour J.-F. Bordron, la modélisation est constitutive (en partie) de l'effectuation énonciative, celle-ci étant elle-même définie comme la rencontre entre une force individuelle et un système de règles. Cette rencontre implique des processus de *médiation*, dont l'analogie, le modèle, le simulacre et la schématisation sont quatre réalisations différentes. La médiation opère entre deux domaines. Bordron montre en particulier que l'analogie « travaille » l'hétérogénéité textuelle dans la tension entre l'un et le multiple, pour y faire apparaître deux types de relations synthétiques : l'analogie par *affinité*, et l'analogie par *convergence* ; le mo-

dèle « travaille » l'hétérogénéité dans la tension entre le *général* et le *particulier*, et le simulacre, dans un rapport de projection entre un intérieur et un extérieur ; par conséquent, si le modèle tend à capturer une réalité individuelle en produisant des règles de simulation générales, il suffit d'un passage à l'extérieur (du texte, de la sémiotique-objet) pour qu'il devienne « simulacre ».

Ces médiations se manifestent tout particulièrement dans le déchiffrement des écritures. Ainsi, I. Klock-Fontanille met-elle en évidence trois scénarios principaux : (i) une modélisation par confrontation et superposition entre langues particulières (des « individus »), dans le cas où les déchiffreurs disposent d'un document bi- ou tri-lingue (ou seulement di- ou tri-graphe) ; (ii) une modélisation par comparaison et établissement d'analogies entre types, groupes et familles de langues (des « espèces »), sur le fond d'un même genre : c'est alors que le déchiffrement fait jouer la reconstitution d'une culture, d'une vision du monde, du schéma d'une langue, et même des codes de genres ou de types textuels qui caractérisent chaque type de texte ou d'inscription ; enfin (iii) la modélisation par contrainte du général sur le particulier, notamment dans le cas du décryptage, où le déchiffrement repose sur des hypothèses et une théorie générale du langage, permettant, sans aucune connaissance ni hypothèse spécifiques sur la langue transcrite, de reconnaître néanmoins des modes de groupement, de distribution et de répétition typiquement linguistiques en général.

La médiation modélisante peut donc être examinée dans son « instanciation » textuelle. Pour ce faire, une des solutions consiste à attribuer par principe au discours une capacité de « réflexivité » : dans le prolongement de travaux déjà nombreux sur ces questions, J. Fontanille situe plus précisément la réflexivité dans le champ des opérations énonciatives. Dès lors, les médiations et conversions qui sont supposées résoudre les hétérogénéités discursives sont traitées comme des opérations énonciatives dont les textes portent les traces observables, et il faut alors réinterpréter les médiations et conversions sémiotiques comme des types de réflexivité.

Dans le prolongement de la typologie hjelmeslevienne des sémiotiques, et en partant de la double tension épistémologique entre la valence d'*adéquation* et la valence de *cohérence*, J. Fontanille redéfinit les « conversions connotatives » et les « conversions méta-sémiotiques » comme des modalités différentes de la gestion des hétérogénéités, et à l'intérieur d'une classe plus diversifiée de sémiotiques possibles, et d'une gamme plus étendue – mais dont toutes les positions sont *solidaires* – de scénarios de résolution de l'hétérogénéité.

D'où, sous le contrôle des valences d'*adéquation* et de *cohérence*, la formation de quatre types de « médiations-conversions » sémiotiques : (i) la médiation *connotative* procède par stabilisation d'invariants propres à une énonciation particulière ; (ii) la médiation *méta-sémiotique* déstabilise les invariants propres à une énonciation particulière pour engendrer une autre stabilité, qui dépasse et englobe cette dernière ; (iii) la médiation *intuitive* est une médiation sans conversion, par redondance, car elle stabilise les variétés comme variétés et les inva-

riants comme invariants ; (iv) la médiation *morpho-dynamique* stabilise la forme globale du tout grâce à une déstabilisation radicale de tous les phénomènes locaux : la seule règle invariante, au niveau local, c'est la variation.

J. Fontanille en déduit quatre types de réflexivité : (i) la réflexivité par « redondance », qui implique une médiation « intuitive » ; (ii) la réflexivité de type « semi-symbolique », qui implique une médiation de type « connotatif » ; (iii) la réflexivité de type « traductif », qui engage une médiation « méta-sémiotique » ; et enfin (iv) la réflexivité généralisée, qui engagerait une médiation de type « morpho-dynamique ».

L. Panier fournit un exemple de réflexivité, qu'on pourrait décrire approximativement comme le « dialogue » méta-sémiotique, dans la parabole, entre les structures canoniques de la narrativité en général et les parcours figuratifs spécifiques réglés par le genre de la parabole en particulier. En effet, le parcours figuratif des « mines », dans la parabole du même nom, est une occasion pour vérifier un modèle théorique déjà élaboré, celui de l'énonciation conçue comme lieu théorique du développement des « figures en devenir ». Mais du même coup c'est le genre de la parabole qui se révèle fonctionner de manière très particulière du point de vue de la modélisation interne ; *grosso modo*, les structures narratives et la diégèse en général obéissent à des modèles canoniques, affichés, ostensibles, et en outre, le plus souvent, à des contenus thématiques stéréotypés et anecdotiques ; mais les parcours figuratifs, que ce soient pour les objets, les sujets ou leurs paroles, sont presque toujours en partie énigmatiques, de sorte qu'ils semblent obéir à un modèle fort, cohérent mais inaccessible (de type *occulte*, ou *crypté*, comme nous le verrons plus loin).

L'effet de « modélisation cryptée » repose alors, non pas seulement sur la nature du parcours figuratif, mais sur la confrontation et la tension entre ce parcours et les structures narratives canoniques : entre les deux, le lecteur cherche en vain un rapport de redondance (type 1), une relation semi-symbolique (type 2) ; il y a en revanche un rapport de « traduction » méta-sémiotique, mais avec une « clé » de conversion qui reste énigmatique, puisque la situation narrative de dépôt et de restitution est convertie en un parcours figuratif des « mines » et des « villes » qui est faiblement prévisible et pourtant congruent.

DYNAMIQUES DE LA CONSTITUTION DES MODÈLES

Une nouvelle question apparaît alors, celle de la *résistance* éventuelle du texte à la modélisation. Le cas le plus exemplaire est celui développé par I. Klock-Fontanille, qui montre que l'activité de déchiffrement est une activité structurellement polémique et conflictuelle, conduite par des héros et des « génies » qui affrontent les pires obstacles, et pas seulement celui de l'apparente l'a-signifiante des inscriptions ; en effet, dès lors qu'elle est interprétée comme une « résistance » (les inscriptions « cachent » ou « trompent »), le déchiffrement est un programme qui doit déjouer un contre-programme, et la modélisation est la procédure qui sera utilisée pour ce faire.

Les « mythologies » et les histoires des écritures abondent en ce sens : les écritures sont faites pour crypter des informations essentielles, pour conserver le secret, pour tenir à l'écart les non initiés, voire pour inscrire le sens dans toute l'ambiguïté possible. La modélisation du système de l'écriture est donc le moyen adopté, à l'intérieur des procédures de déchiffrement, pour vaincre la résistance du texte.

Le modèle externe consacre l'*altérité* de l'interprétation, alors que le modèle interne reste dans la filiation du texte, sur un principe d'*identité* continue. On pense d'ordinaire et spontanément la modélisation comme la production de méta-sémiotiques externes, et les méta-sémiotiques internes seraient des cas de figures exceptionnels. Tentons de renverser le raisonnement : la méta-sémiotique interne serait le cas général, et la méta-sémiotique externe, le cas particulier et, entre les deux, un *seuil de résistance* ferait la différence : si la résistance du texte à la modélisation interne est trop forte, alors on observe un mouvement d'externalisation.

C'est ce qui se passe notamment dans l'étude que P. Boudon consacre à un texte particulièrement hermétique de Nicolas de Cues : l'analyse commence par l'extraction du modèle (interne) de l'« unité » chez Nicolas de Cues, mais, face à la résistance du texte, elle croise ensuite les relations arithmétiques qu'il peut y observer avec des relations topologiques, mais grâce à un passage à l'extérieur (notamment en passant par un modèle externe, emprunté à Michel Serres) ; et elle achève le parcours à l'extérieur du texte, en mettant en forme un modèle grâce à l'emprunt d'une forme externe, déjà instituée (la monade triadique, le « réseau du sens » tel que P. Boudon le définit par ailleurs). Indépendamment du caractère idiosyncrasique du modèle, qui est donc plus révélateur de la procédure d'analyse que de l'objet analysé lui-même, ce qui se joue ici, c'est la résistance du texte analysé à la modélisation interne (l'hermétisme), qui induit à l'évidence une pression pour une extériorisation.

Il arrive même fréquemment que la résistance à la modélisation ne se manifeste textuellement par une mise en scène typique : celle de la *crise alternative*, dont les différents textes ici réunis nous offrent plusieurs exemples.

J. Alonso, notamment, s'intéresse à la confrontation entre les stratégies de guerre, à travers l'étude des écrits de Lawrence d'Arabie. La « pratique » de la guerre par les Arabes contre les Turcs et les Anglais (telle que la racontent Lawrence d'Arabie, mais aussi des officiers occidentaux) est, de fait, un « modèle tensif », reposant sur la conjugaison entre, d'un côté, des manifestations singulières et violentes et, de l'autre, un désordre diffus et illisible. Mais cet hypothétique modèle tensif reste entièrement et constamment opaque, et résiste même à l'analyse, parce qu'il semble entièrement saisi du point de vue des Occidentaux. Pourtant, une partie substantielle des éléments du corpus vient des textes de Lawrence d'Arabie, qui n'est pas supposé adopter le point de vue des Occidentaux : mais, de fait, il apparaît qu'il évoque lui-même la guerre qu'il a pratiquée et conduite en adoptant, non le point de vue arabe, mais le point de vue occidental, notamment à travers les effets (cognitifs, affectifs, pragmatiques) qu'elle pouvait produire sur les Anglais ; en somme, il est impossible

d'assigner, en face du point de vue occidental sur la guerre, une place symétrique pour un « point de vue arabe » ; quand ce dernier s'exprime, il est déjà situé dans la critique et la déconstruction du premier. Ce qui, en d'autres termes, signifie que l'espoir de la victoire ne repose pas sur la qualité supérieure de la stratégie utilisée, mais sur sa capacité à décomposer celle de l'adversaire, et à ôter à ce dernier toute l'assurance que pourrait lui procurer une stratégie programmée.

On voit bien ici que la pratique militaire des Arabes n'est pas destinée à être plus efficace, en comparaison de celle des Occidentaux, mais, à un autre niveau, à passer pour incompréhensible, et, par conséquent, à n'offrir aucune prise aux « calculs » de l'adversaire. Elle est destinée à rester « opaque », alors que celle des Occidentaux est lisible, à condition d'en posséder la clé. Le modèle ne prend forme ici que par la négation d'un autre, dans une *crise alternative* qui est la plus éclatante manifestation de la modélisation interne : la pratique de la guerre arabe met en scène cette crise alternative, saisie du point de vue du modèle antérieur, et sans qu'aucun autre modèle ne soit reconnaissable. On comprend alors qu'on a affaire à une « méta-guerre », une guerre contre le modèle de la guerre et de la stratégie de l'adversaire, dans l'exacte mesure où cette dernière devrait, pour être opératoire, s'appuyer sur la lisibilité du modèle stratégique qu'elle affronte. Le conflit ne passe donc pas entre deux systèmes stratégiques, mais entre un *modèle lisible* et un *modèle illisible*, entre un principe d'identité et un principe d'altérité (ou, comme nous le verrons tout à l'heure, entre une réflexivité cryptée, et une réflexivité opaque).

L. Panier s'intéresse quant à lui aux relations entre maîtres et serviteurs, à l'intérieur d'une préoccupation plus générale, celle de la parabole comme « modèle de la narrativité » ; de fait, dans la parabole dite des « mines », le maître, s'appuyant sur son pouvoir de sémiotisation des choses, élabore lui-même le modèle de l'histoire racontée : quand une mine déposée a été multipliée, en échange du nombre de mines restituées, le maître donne le pouvoir sur autant de villes ; quand une mine déposée est restituée telle qu'elle, elle est reprise, sans rien en contre-partie, et donnée à quelqu'un d'autre.

Cette arithmétique de la spéculation politico-financière recouvre deux formes de vie différentes : (i) une forme de vie reposant sur l'égalité répartition des droits et devoirs, et sur une confiance intersubjective égalitaire, selon laquelle, si on vous confie une somme, vous gardez la somme et vous la rendez quand on vous la demande ; et (ii) une forme de vie reposant sur le dévouement, sur une relation hiérarchique entre destinataire et destinataires (et non entre sujets de rang égal), et sur la rémunération de ce même dévouement, et du travail accompli dans l'intérêt du maître.

Il y a modélisation de l'action au sens, très précisément, où le passage d'une forme de vie à l'autre est saisi au moment de la « crise alternative », au moment où la forme de vie « par défaut », la première, est réfutée et suspendue par l'apparition de la nouvelle forme de vie. C'est bien en effet un des principes de construction des paraboles que de mettre en scène, dans l'anecdote elle-même, le conflit et la substitution entre deux formes de vie.

De même, lorsque A. Beyaert décrit, dans les pratiques artistiques contemporaines, la manière dont l'*organique* apparaît dans un substrat inorganique, elle montre comment une logique biologique s'insinue dans la logique plastique, par l'entremise d'une animation actantielle. Dans une esthétique qui repose sur la dépendance entre forme, matière et force, la force se manifeste d'abord par sa capacité à déstabiliser les formes, et à les rendre illisibles d'un point de vue figuratif. L'*organique* apparaît à la fois comme sans mémoire et soumis à une déformation permanente, et contrôlé par une force actantielle dissimulée dans la déformation même.

Comme cette situation offre une forte résistance à la modélisation interne, l'analyse doit emprunter des voies complémentaires, accomplir des allers-retours entre l'intérieur et l'extérieur de l'œuvre. A. Beyaert offre donc, pour élaborer le modèle de l'*organique*, un exemple de construction par intersection entre les œuvres, leurs commentaires critiques, les théories de l'art antérieures et contemporaines et, plus généralement la sémiosphère au sein de laquelle ces œuvres sont produites.

On retrouve ces alternances stratégiques entre l'intérieur et l'extérieur dans le déchiffrement des écritures. I. Klock-Fontanille montre en effet que le déchiffrement compose deux procédés : (i) celui du *décryptage*, selon lequel une structure apparaît, sans qu'on connaisse la langue, mais en présupposant comme on l'a déjà signalé l'existence d'une organisation de type linguistique (segmentation, groupements préférentiels, fréquences, distribution, etc.) ; (ii) celui de la *comparaison* : le modèle d'une écriture connue pour une langue connue fournit la grille de construction pour une écriture inconnue. Globalement, c'est le modèle des grammaires comparées, que ce soit par construction d'une grille algébrique abstraite issue de la reconstruction (le Saussure du *Mémoire*) ou par analogie entre langues (Meillet).

Dans son effort pour prendre le contrôle de notions qui, lorsqu'elles émanaient d'une simple projection, restaient fragiles, la sémiotique révèle ici un profond changement de perspective. Elle s'attache à suivre le cours de l'objet pour dévoiler son modèle interne et montrer finalement comment ce dernier guide l'interprétation. Qu'il s'agisse de décrire une crise alternative (la guérilla ou l'*organique*) ou, avec une moindre visibilité mais une égale force critique, de former une figure rhétorique (par exemple, l'effet de subjectivité des figures animales de La Fontaine décrites par J. Fontanille), un arrière-plan historique ou social est nécessairement en jeu et imprègne l'objet. Délaissant la perspective unique de l'observateur, il s'agit donc de croiser les points de vue, et de comprendre comment ils « prennent » ensemble pour former un seul modèle explicatif.

RÉFLEXIVITÉ, OSTENTION ET STRATÉGIE

On peut rappeler ici que Grice distingue parmi tous les systèmes de signes ceux qui sont des langages par la seule propriété de la « réflexivité » : seuls les langages fonctionnent comme des systèmes de signes qui s'affichent en tant que systèmes de signes : c'est ce qu'il appelle la propriété « ostensive ». Il suppose donc qu'il existe des systèmes sémiotiques qui

ne pourraient fonctionner qu'en s'affichant comme tels, alors que d'autres ne pourraient fonctionner qu'en restant discrets ou secrets. Les premiers seraient les « langages », et il ne pourrait y avoir de méta-langage (cet « affichage » ostensible du statut de langage) que pour les systèmes sémiotiques à capacité ostensive.

Dans la perspective d'une communication parfaite, idéale et irénique, un langage devrait donc, pour être reçu et compris, être ostensif et réflexif ; mais, si d'autres systèmes sémiotiques peuvent fonctionner sans cette condition, c'est justement parce qu'ils se situent dans une autre conception de la communication. Grice donne l'exemple du bluff au poker : certes, le contenu du bluff, tout comme le fait que l'on bluffe ou pas, doivent rester secrets et indécidables ; pourtant, entre joueurs de poker, justement, le bluff fait partie du mode de communication le plus ordinaire, et on n'imagine pas un joueur, même peu averti, qui n'intégrerait pas dans ses calculs le fait que ses partenaires puissent bluffer ; de fait, c'est le cas où quelqu'un croirait au premier degré que les autres joueurs agissent conformément au jeu qu'ils ont en main, qui serait l'exception.

Focalisé sur la normativité de la communication, Grice ne semble pas imaginer qu'on puisse par convention ou par usage échanger des messages mensongers et des simulacres, et que cela constitue même un code partagé, affiché comme tel, et faisant l'objet de calculs interprétatifs. De fait, il considère comme équivalentes l'*intentionnalité sémiotique* et l'*intention de communiquer*, équivalence discutable s'il en est.

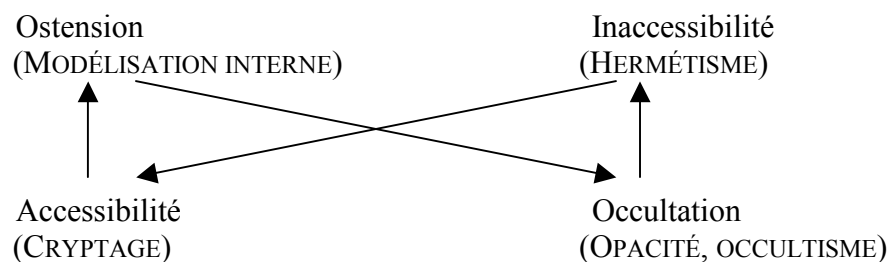
En revanche, il reste parfaitement pertinent de s'interroger sur le *degré d'accessibilité* de l'intentionnalité du discours, et de son modèle de signifiante. Il en résulte que l'hypothèse de la modélisation interne est insuffisante, si elle est rabattue sur la seule ostension sémiotique, car elle ne couvre qu'un seul cas de figure : à savoir celui où le discours nous « aide » à construire sa signification

Si on se reporte par exemple à la proposition d'A. Beyaert, qui consiste à faire de l'organique un modèle du pictural, un modèle possible pour une partie des sémiotiques visuelles, il faut tout de suite se demander quel type d'accès il nous offre ; il n'y a pas dans ce cas d'ostension de la structure : l'organique, en peinture, est bien souvent du côté de l'énigme, du paradoxe ou du cryptage (d'où, par exemple, l'effet surréaliste des montres molles de Dali).

Le modèle de l'actant caché se manifeste d'abord, et indirectement, sur le mode de la provocation, une sorte de métaphore insoluble de l'actant (insoluble au sens de Ricœur, au sens où la résolution de la contradiction est infinie). L'organique en peinture s'inscrit dans cette très ancienne tradition de la fonction magique de l'image : la dernière touche apportée au portrait de Dorian Gray (chez Oscar Wilde) ôte la vie à son modèle charnel ; la dernière touche apportée au paysage maritime par Wang-Fo (chez Marguerite Yourcenar) anime la mer, qui envahit le palais de l'empereur et emporte toute la cour dans les flots ; et la déformabilité inscrite dans l'objet contient en germe la conversion de la peinture en autre chose : la vie même, l'animation impossible de l'image.

Le cas de l'*ostension* n'est donc qu'un des modes possibles de l'accès à la structure signifiante. Bien d'autres stratégies sont envisageables, à commencer par la stratégie contraire, dont Mallarmé se faisait gloire : l'*hermétisme*, qui oppose à la recherche du modèle organisateur une résistance organisée et entière ; l'hermétisme n'est pas l'absence de modèle (sinon il se confondrait avec la simple incohérence) : au contraire la résistance qu'il affiche n'en manifeste que plus fortement l'existence d'un modèle inaccessible. Par ailleurs, la résistance peut être conçue seulement pour retarder l'accès au modèle, mais sans le compromettre, en ajoutant au modèle un code et une « clef » qui en délivre le fonctionnement : nous avons affaire dans ce cas au *cryptage*. Enfin, la résistance peut se présenter comme un effacement généralisé de toutes les ostensions, de manière à réserver l'accès à un petit nombre, qui en outre devra faire la preuve d'une compétence hors du commun, notamment par l'utilisation de modèles externes : nous avons affaire dans ce cas à l'*occultisme*.

Une autre typologie des « modes de réflexivité » doit être envisagée : elle reposera sur la catégorie modale de l'« accessibilité » (le « pouvoir accéder »), selon la distribution suivante :



L'*hermétisme* est le cas où la structure discursive est conçue pour résister à toute construction de sens ou de quelque méta-sémiotique que ce soit. L'*opacité* prépare l'hermétisme, et elle en est donc le complémentaire, mais sur un registre qui interdit aussi toute modélisation interne : on peut certes appliquer au discours opaque et occulte des modèles externes (d'où l'*occultisme*, comme cas particulier), mais le modèle interne reste hors de portée.

L'*ostension*, bien sûr, est l'exhibition des modèles internes : c'est la réalisation la plus fréquente de ce qu'on appelle une « méta-sémiotique ». Le *cryptage* la prépare, paradoxalement, car il part de l'hypothèse que le modèle interne (à construire) est dans un certain rapport de déformation cohérente (à découvrir) avec les modèles externes.

Le *cryptage* est le contradictoire de l'*hermétisme*, car il restaure la possibilité d'une méta-sémiotique interne ; et l'*opacité* est le contradictoire de l'*ostension*, parce qu'elle compromet non seulement l'exhibition, mais l'accessibilité même du modèle interne.

La modalisation interne, soumise à la discussion critique des notions de réflexivité et d'ostension énonciative, prend donc une dimension stratégique, qui peut même servir d'argument à telle école ou tel mouvement artistique. Par exemple, dans le cas de la peinture hyperréaliste, le principe est celui de l'exhibition d'un modèle de la représentation visuelle, celui de l'*empreinte photographique* (analogique par correspondance point par point entre les divers éléments du « monde » référent et de l'image), mais cette exhibition ne fait sens, jus-

tement, que parce que la représentation effectivement réalisée est d'un autre type (analogique par convention iconique) ; on pourrait même ajouter : elle ne fait sens que par qu'elle est excessive : la correspondance photographique est plus saillante et apparente que dans une photo, l'image est parfaite, son grain est le plus fin possible, sa netteté presque idéale, etc.

Il ne faut donc pas s'étonner que la modélisation ne soit pas uniquement une question de catégorisation, de hiérarchie sémiotique et d'« affichage » du code : dans ses usages esthétiques ou rituels, dans les déchiffrements d'écritures, les formes cryptique, opaque et hermétique de la réflexivité jouent un rôle tout aussi intéressant et productif que la réflexivité ostensive. En outre, puisque la modélisation constitue une dimension du discours qui tend à prendre son autonomie, on doit s'attendre à lui voir adopter des positions et des stratégies véridictoires, et produire des illusions et des feintes : la modélisation interne offre donc à l'interprétation aussi bien des fausses pistes que des bonnes, elle fait semblant, elle trompe et déroute, elle dissimule et elle pose des énigmes à résoudre.

POUR FINIR : MODÉLISATION ET ICONISATION

On a déjà remarqué qu'une partie des types de réflexivité faisait appel la formation d'icônes, au sens de « formes stabilisées et reconnaissables » : c'est le cas de la redondance dans les conversions « intuitives », tout comme dans celui de la stabilisation des sémiotiques connotatives grâce aux systèmes semi-symboliques. Plus généralement, à l'intersection entre les points de vue, et dans les tensions entre le particulier et le général, entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'identité et l'altérité, avec l'aide du texte ou contre le texte lui-même, en suivant ses lignes de résistance, ou en déjouant les pièges qu'il tend, on cherche à comprendre comment les modèles prennent une forme stable et reconnaissable.

J.-F. Bordron propose de généraliser ce principe quand il défend la nécessité, dans tout processus sémiotique, d'un moment de « prise » : un des aspects de la « prise » repose sur une sélection ; étant donné un objet quelconque, qui est constitué d'une multitude d'images virtuelles, la « prise » iconique pourra être comprise comme soustraction d'une partie de ces images virtuelles, de manière à ce que seules demeurent les images pertinentes. Ce principe est très clairement à l'œuvre dans la modélisation de type semi-symbolique, puisque les traits qui participent à une relation semi-symbolique se « sélectionnent » et se spécialisent réciproquement, en suspendant provisoirement toute autre relation pour chacun d'eux.

Dans le cas des modèles « morpho-dynamiques », on considère en général que l'instabilité locale, par diffusion dans le substrat, peut conduire sous certaines conditions à une modification radicale de la forme globale. Où se place alors la « prise iconique » ?

De fait, entre la modification locale des paramètres initiaux et le changement de forme globale, le processus de « diffusion » se heurte à des résistances du substrat, à partir desquelles se produisent des discontinuités et des bifurcations ; ces dernières, progressivement, donnent lieu à des formes incomparables entre elles. Mais la modification des paramètres initiaux, ainsi que les résistances du substrat n'expliquent le changement de forme globale que dans la

mesure où elles permettent de le « calculer » (= fort pouvoir explicatif) ; en revanche, elles ne permettent pas de décrire par anticipation les propriétés observables de la forme finale (= faible pouvoir descriptif).

Mais, si au lieu de se demander comment les modifications des paramètres initiaux et les résistances du substrat « font » la forme (= fort pouvoir explicatif + faible pouvoir descriptif), on adopte le principe de réflexivité, alors on se demande comment la forme « se fait », ou comment elle « prend », comme dirait J.-F. Bordron : et c'est alors qu'on doit faire appel, rétrospectivement, à des *scénarios d'évolution type*, des parcours identifiables qui sont chacun supposés caractériser la manière dont telle forme se fait, et pas telle autre.

Ces parcours identifiables, ces scénarios d'évolution, ne sont plus des instruments de calcul et de prévision, mais des modèles de description : on voit alors se dessiner une zone intermédiaire dans la détermination de la « prise de forme » : une zone dont les éléments sont définis à partir du principe de réflexivité de la forme stabilisée, et dont la nature est « iconique », au sens de parcours isolables, caractérisables et reconnaissables.

La construction de ces scénarios types est une activité sémiotique, dont on voit alors clairement l'articulation avec l'explication générative déterministe, et en même temps la différence. Ces scénarios types présentent en outre une grande parenté avec le fonctionnement du parcours génératif sémiotique : la générativité greimassienne, à la différence de la générativité chomskienne, n'a jamais prétendu être totalement déterministe, et elle n'a jamais ni pu ni voulu (contrairement à ce que d'aucuns ont pu dire ou écrire, notamment à propos du carré sémiotique) expliquer directement et exclusivement les changements globaux des formes discursives, au niveau macro-structurel, par de simples micro-modifications au niveau sémantique profond. La générativité greimassienne a toujours su et voulu conserver un pouvoir descriptif, et pour cela, elle a disposé un certain nombre de « scénarios types intermédiaires », tels que les programmes narratifs, les schémas canoniques, les séquences modales, les scénarios actantiels, etc.

Le caractère iconique des modèles intermédiaires est donc une condition nécessaire de l'épistémologie sémiotique : c'est, de fait, ce qui sépare une pure et dure « sémio-physique » naturaliste d'une sémiotique du discours et des cultures. Le domaine du « sémiotique proprement dit », eu égard au projet morpho-dynamique global d'une sémio-physique, correspond très précisément à ce « moment iconique » de l'activité de modélisation, cette recherche des scénarios d'évolution différentiels.

L'évocation du caractère iconique des modèles intégrés au parcours génératif donne à réfléchir : si le projet chomskien était strictement algorithmique et entièrement déterministe (du moins à l'origine) c'est parce qu'il avait évacué la signification, en postulant l'équivalence sémantique de toutes les étapes de la générativité linguistique ; en revanche, si le projet greimassien ne pouvait être déterministe en ce sens-là, et si les différents niveaux du parcours génératif accueillent des « modèles iconiques » (qui nourrissent les scénarios types d'évolution) c'est justement parce qu'il intégrait de plein droit la signification, ou, plus préci-

sément, la « production » et la « saisie » du sens. Il y aurait donc un lien épistémologique direct et nécessaire entre (i) d'une part l'insignifiance des modèles, leur caractère strictement déterministe et d'autre part leur a-icronicité ; et entre (ii) d'une part, la quête du sens, le caractère signifiant des modèles, leur pouvoir descriptif, et d'autre part leurs propriétés iconiques.